

CAMILLA ET COMPAGNIE

CHRISTINA HESSELHOLDT

CAMILLA ET COMPAGNIE

Un cercle narratif

roman

Traduit du danois par
JEAN-BAPTISTE COURSAUD

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Le traducteur remercie le Conseil des Arts danois
pour la bourse de traduction qu'il lui a attribuée.

Titre original :
Selskabet

Camilla et compagnie est un recueil constitué
des quatre cercles narratifs suivants : *Camilla and the horse* (2008),
Camilla – et le reste de la compagnie (2010), *La compagnie règle ses comptes* (2012)
et *Naufragés* (2014).

© Rosinante, Copenhague, 2016

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018

I.S.B.N. : 978-2-7529-1101-8

Camilla and the horse

*Et le sang de l'amour est monté dans mon cœur
avec une lente douleur.*

SYLVIA PLATH

La randonnée

[Alma]

Cet été, alors que je faisais de la randonnée dans la campagne anglaise, ce paysage vallonné cher à Wordsworth où les ombres sur les collines sont si sombres et si prononcées que les sommets semblent couverts d'eau et les lacs si profonds – tout à coup un avion de chasse est apparu avec une telle précipitation que je me suis spontanément plaquée au sol, sur le ventre, frappée par la peur. Je ne l'avais ni vu ni entendu qu'il se trouvait déjà au-dessus de moi. Il a agité ses ailes, viré de bord pour montrer son ventre, puis il a disparu entre deux vallées. Il était si élégant, si rapide, si soudain ; de ce moment je n'ai plus vécu et respiré que pour en voir un autre, de préférence plusieurs. J'ai eu de la chance car cet été-là les pilotes de chasse britanniques s'entraînaient à se faufiler entre les collines du Lake District – et peut-être continuaient-ils leur trajet vers les Highlands écossais avant de partir pour l'Afghanistan, assumant leur rôle d'ombres chasseresses au-dessus des champs de pavot et des zones montagneuses à perte de vue, « avec leurs charges de mort », ainsi que je me le répétais à maintes occasions pour tempérer mon enthousiasme ; quoi qu'il en soit j'en ai vu chaque jour un ou deux. J'ai pris quelques notes,

voici ce que j'ai écrit : « Des appareils F-16, le sublime, la fulgurance, un battement d'ailes, le fracas épouvantable – et puis plus rien. Dans le paysage où W. W. avait des visions à foison, où dans de brusques éclairs de sagacité il voyait encore et encore et encore. »

Et tandis que je marchais dans ce paysage cher à Wordsworth, que je me traînais en haut de ses côtes abruptes, je me représentais donc les pilotes d'avions de chasse telle une réincarnation de l'inspiration du poète, cette clairvoyance inattendue, un éclair divin de connaissance, une pensée semblable à un coup de tonnerre et pleine de force vive – suffisante pour tenir un poème de bout en bout. Ce ne sont pas des mots que j'utiliserais d'ordinaire, mais je ne peux m'imaginer que William Wordsworth eût rechigné à les employer.

Ce qui m'occupait davantage l'esprit, c'était ma capacité à m'enflammer autant, à être tout entière possédée par le spectacle de ces avions de chasse. Je ne m'embarrassais pas d'avoir honte. *J'avais* honte d'éprouver de la joie en contemplant un phénomène envoyé dans le monde pour semer la mort et la destruction. J'avais honte, et j'étais impatiente d'assister à l'arrivée du prochain avion. La présence en ces lieux du tout premier, et en aussi peu de temps, était à coup sûr de la plus haute importance. J'aurais pu m'aveugler à les regarder. Je courais après mon voyeurisme.

Et peut-être courais-je aussi après ce chamboulement des sens que tout cela impliquait : le bruit, le choc suscité par cette soudaine apparition. Je rappelais à mon bon souvenir que cette soudaineté qui me fascinait tant... que sa finalité résidait justement dans l'aptitude de l'avion à surgir de nulle part, à jeter ses bombes et à s'éclipser avant même que quiconque n'ait eu ne serait-ce que l'idée de l'abattre – mais ça n'a eu aucun effet, sinon celui de prendre conscience que je n'attendais qu'une chose : le suivant. Et ce, sans parler de la position des appareils. Puisqu'ils

volaient à si basse altitude! Ils m'ont donné l'impression d'un contact. Si ça se trouve les pilotes m'ont repérée, et constater que je me jetais à terre a dû arracher un petit sourire à celui qui m'a vue.

Ce *nous* qui existait autrefois n'existe plus. Comme j'adorais ce *nous*. Comme je me sentais comblée. Et au bon endroit.

Mon mari était présent. Il est fatigué de constater que je ne dis plus jamais *nous*, que je dis tout le temps *je*. Seulement voilà, j'oublie d'être attentive, et dès que j'évoque un voyage que nous avons fait ensemble, une expérience que nous avons partagée, je m'entends dire *je*.

Il était présent lors de notre randonnée dans le Lake District, et Dorothy a arpenté les collines autant que son frère William; W. W. a composé à plusieurs reprises ses poèmes à partir des notes de sa sœur. Mais que le geste se soit manifesté en compagnie de Dorothy ou qu'il soit le fait remarquable de la seule Dorothy, dans tous les cas, W. W. employait toujours le pronom personnel *je* dans ses poèmes. Par exemple, c'est elle qui la première a aperçu les jonquilles (les centaines de jonquilles aux abords d'un lac) et c'est sa description à elle qui a servi de fondement pour son poème à lui, sans doute le plus connu: *I Wandered Lonely As a Cloud*.

Dorothy écrit: «*Mais à notre approche il y en avait d'autres, et d'autres encore, et enfin, sous les branches des arbres, nous avons vu qu'elles formaient une longue ceinture au bord du rivage, à peu près de la largeur d'une route à péage. Je n'ai jamais vu de jonquilles aussi belles, elles poussaient parmi les pierres recouvertes de mousse, entre elles et autour d'elles; certaines reposaient leur tête au-dessus des pierres comme par lassitude sur un coussin, les autres s'agitaient et pivotaient et dansaient et semblaient vraiment rire avec le vent qui soufflait sur elles depuis le lac, elles avaient l'air si gaies, sans cesse étincelantes, sans cesse changeantes.*»

Je ne sais pas s'il s'agit de rendre justice, d'admettre simplement que mon mari était présent, et que Dorothy était tout aussi présente. Comment puis-je avoir l'idée de dire *je* à propos d'une expérience que j'ai partagée avec lui? Parce que je me sentais seule durant ce laps de temps? Ou parce que toute mon attention est rivée sur les mouvements à l'intérieur de ma conscience, sur la façon dont je vis les choses, comme à l'instant avec les pilotes d'avions de chasse? N'empêche, lui aussi s'est jeté à terre.

En ce qui concerne William Wordsworth, il n'a pas seulement écrit *je* dans le poème sur les jonquilles, il a par la suite refusé en bloc que Dorothy ait pu avoir la moindre influence sur sa poésie. Il a biffé, il a oblitéré Dorothy de son écriture.

Et quand il s'est marié, il l'a extirpée de son cœur, il a du moins retranché son existence en tant que muse. Il en était obligé. Tout comme il était obligé de se marier. Les gens parlaient. Souvenons-nous que Byron a eu un enfant avec sa sœur. W. W. avait pour manie d'enlacer Dorothy, de l'embrasser sur la bouche quand ils se rencontraient dans la campagne anglaise; peut-être qu'elle était venue à sa rencontre, peut-être qu'elle l'attendait. Et là il arrivait, enfin il arrivait – elle se précipitait dans ses bras. On s'en était aperçu. On les avait épiés dans les collines.

Il souhaitait voir sa littérature comme une ébauche souveraine du moi souverain. De la même manière que, sur ses vieux jours, il a non seulement pris ses distances – voire il l'a reniée – avec la méthode des notes (à laquelle il a pourtant eu recours, notamment pour l'écriture du poème sur les jonquilles, en l'espèce aux notes de Dorothy), il a totalement rejeté la poésie écrite à partir de notes, même les siennes. Il souhaitait voir son écriture comme une pratique plus originelle, comme quelque chose venant directement de la conscience: il partait dans la campagne, il observait

le paysage, il voyait, il pensait, il écrivait. A-t-il dit lors d'un entretien avec l'un de ses biographes.

Mais je ne voudrais pas cantonner Dorothy dans un rôle de victime. Car elle aussi avait une petite manie qui n'est pas sans rappeler celle de William. Elle n'empruntait pas les mots ou les idées des autres, non. (Ce que notre siècle prend pour une évidence et estime que l'on ne peut s'en dispenser; et si W. W. n'avait pas nié sa pratique, je n'aurais pas la moindre récrimination.) Mais elle empruntait les vêtements des autres. Lorsqu'elle séjournait dans un lieu pour quelques jours, ou pour un certain temps, elle ne s'embarassait pas de faire ses bagages: elle se servait dans la garde-robe de son hôtesse. Même les vêtements les plus intimes, elle les empruntait paraît-il, sans penser un instant que son hôtesse eût sans doute préféré garder sa lingerie pour elle.

Tandis que je marchais sur les talons de mon mari ou m'échappais loin devant lui (mais jamais à côté, probablement comme William lors de ses randonnées avec Dorothy), je récitais le poème sur les jonquilles dans ma tête et me suis à mon tour essayée à une traduction :

J'errais solitaire comme un nuage
 Vogue au-dessus des vallées et des monts,
 Quand soudain je vis une multitude,
 Une nuée de jonquilles dorées;
 Poussant près du lac, entre les arbres,
 Papillonnant, dansant dans la brise.

Avec la constance des étoiles qui brillent
 Et scintillent sur la Voie lactée,
 Elles s'étiraient en lignes infinies
 À la lisière d'une baie:
 D'un seul coup d'œil j'en vis des milliers,
 Agitant la tête en une danse enjouée.

Les vagues avaient beau danser ou scintiller,
 Les jonquilles les surpassaient en allégresse :
 Un poète ne pouvait que se réjouir
 D'une si guillerette compagnie :
 Je scrutais – et scrutais – mais spéculais si peu
 Sur le trésor que leur spectacle m'apportait.

Car souvent quand je m'étends,
 L'esprit pensif ou bien absent,
 Ils fulgurent dans mon œil intérieur
 Qui est la félicité de la solitude
 Ils gonflent de joie mon cœur
 Qui danse alors avec les jonquilles.

Il ne s'agissait ce jour-là dans les vallons que d'une proposition, la mienne, (quasi) en prose et prosaïque. (Soit dit en passant, la strophe « *Ils fulgurent dans mon œil intérieur / Qui est la félicité de la solitude* » a été composée par sa femme, Mary Hutchinson.) Trois paires de mains ont joué sur ce clavier, le poème aux jonquilles.

Je l'ai entendu pour la première fois à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, dans une émission télévisée consacrée à Wordsworth et à Coleridge, une espèce de documentaire dramatique, toujours est-il qu'on y voyait un individu tituber de délire dans la campagne anglaise tout en récitant ce poème ; le vent soufflait fort, l'herbe ressemblait à une mer déchaînée, les nuages roulaient, la nature chantait de concert avec l'acteur qui interprétait donc non seulement le rôle de W. W. mais aussi, en chanson, le poème de W. W. sur les fleurs par milliers.

Mon mari estime que je n'ai pas le sens des mots. Il estime aussi que je ne comprends rien à l'art de se déplacer. Une nuit où je ne trouvais pas le sommeil et étais partie chercher

de l'eau à la cuisine, il m'a dit quand je suis revenue au lit :
«Ta teuf-teuferie m'empêche de dormir.»

Je teuf-teufe. Je trottine & clopine. Je teuf-teufe & traî-
nasse & trottine. Teuf-teuf-clop-clop-flop-flop-teuf.

Je ne sais pas chanter, raison de plus selon mon mari pour
que je sois incapable d'entendre la musique. Il donne au
verbe *entendre* son deuxième sens, c'est-à-dire *comprendre*,
c'est-à-dire aussi *avoir en soi*.

Pendant des années je ne chante pas. Je refuse de chanter.
Le soir de Noël, je trottine autour du sapin telle une citerne
muette.

Je chante faux. Et j'ai la malchance de l'entendre moi-
même. Les rares fois dans ma vie où j'ai réussi à tenir une
note, je m'en souviens comme de grands moments inou-
bliables : une sensation de fusion, de ne pas être dans la
marge mais au contraire d'être partie prenante. Là il se
passe quelque chose. À cette époque je suis remplaçante.
J'enseigne pour gagner des sous, à côté de mes études. Ce
jour-là je suis dans une classe de jardin d'enfants. J'officie
en tant qu'aide-maternelle. Une petite fille doit aller chez
le dentiste. Ses parents ne peuvent l'y amener. On me
demande de m'en charger. Un taxi nous conduira, à l'aller
comme au retour. Je veux bien, l'enfant est d'accord elle
aussi. Elle ne décroche pas un mot du trajet, assise sur la
banquette arrière.

La clinique dentaire est située dans une école. Nous
entrons dans le bâtiment. Il dégage une odeur d'école (une
école étrangère) et de dentiste. C'est presque trop pour un
seul bâtiment. La fille prend ma main, à moins que ce ne
soit moi qui prends la sienne.

Le fauteuil de dentiste. La petite fille refuse d'ouvrir la
bouche. La dentiste invoque le libre-arbitre de l'être humain.
Elle dit qu'elle ne sangle jamais quelqu'un, qu'elle ne force
jamais une bouche à s'ouvrir. Je dis que ça m'a l'air d'une

excellente politique. La petite fille comprime ma main. Je lui demande instamment d'ouvrir la bouche.

La dentiste change de stratégie. Elle en appelle au membre de la collectivité qui sommeille en la petite fille. Elle lui dit que tous ses camarades de classe sont venus chez elle et ont tous réussi le rendez-vous haut la main. Alors si les autres le peuvent, elle aussi le peut, non ? Non, visiblement pas. La bouche demeure fermée. La dentiste verse dans le sentimentalisme, elle raconte qu'elle est bien intentionnée, qu'elle ne fait de mal à personne, que ses enfants l'adorent, est-ce que ses enfants l'adoreraient si elle n'était pas gentille ? La petite fille ouvre la bouche pour dire : « Forcément qu'ils t'adorent, ils sont tes enfants. » Sur ce elle garde la bouche ouverte, la dentiste s'empresse d'y enfouir ses mains sans cesser de l'appeler « mon trésor » et lui promet de chanter une comptine tout au long de ce moment dentescue ; même l'enseignante va chanter, et même l'assistante médicale, dit-elle. À ces mots elles entonnent : « *Regarde ma robe, elle est rouge comme la rose.* » Je garde le silence, elles me foudroient du regard. La dentiste trouve le temps de me donner un coup d'épaule. La petite a une carie, il faut lui administrer un sédatif, du gaz hilarant. Un appareil lui est installé sur le nez. *Elle doit* désormais fermer la bouche et respirer normalement, par le nez. Elle serre mes deux mains, je suis à moitié allongée sur elle. Elle est sur le point de céder à la panique, malgré la chanson. Et c'est là que ça se produit. Je le fais. J'ouvre la bouche et chante. Les deux autres en restent coites. Je chante : « *Regarde ma robe, elle est rouge comme la rose.* » J'ai une voix étrange et éraillée, ton sur ton avec les ustensiles en acier.

« Celui qui maîtrise son courage vaut mieux que celui qui prend une forteresse », dis-je à la petite fille lorsque nous sommes à nouveau dans le taxi, elle avec un plombage, moi avec un solo.

Il regorge de mépris. Il souffre d'exécration. Il manque de sympathie. Il n'a aucun humour. (Et il n'a pas que ces quatre défauts.)

Rien que l'idée de vieillir avec lui me glace. Comment me regardera-t-il lorsque j'aurai cinquante-cinq ou quatre-vingt-cinq ans, que je traînerai des pieds, cette fois non plus à cause de la fatigue ou de la mauvaise humeur, mais parce que je n'ai tout bonnement plus la capacité de les lever ?

Peut-être que l'âge l'adoucirait.

– Cet été, quand j'étais en randonnée au Lake District... dis-je.

Sauf qu'il était avec moi.

– Vous n'avez qu'à y retourner, toi et ton ego ! dit-il – avec un sourire pour toutes les personnes qui nous écoutent.

Parfois, quand il daigne à son tour s'épanouir, je ne peux pourtant me départir du sentiment que nous n'avons pas passé les mêmes vacances, ou qu'il ne s'agit pas de la même existence que nous traversons, de la même peine que nous purgeons. Nous, ombres anémiées qui expurgeons nos vies réciproques de toute joie. Je désire une autre vie, je désire de la sympathie et un corps généreux. J'ai la sensation de me dessécher, à l'âge de trente-cinq ans seulement. Et je me trouve dans une sorte de torpeur. Je suis incapable d'agir. Quand je traverse la rue, j'espère à mi-chemin qu'une voiture va me renverser – un vacarme, puis un réveil. Je ferais sans doute mieux de rêver que quelqu'un me secoue.

Chaque soir, je tourne la tête quand il mâche à mort la nourriture. Ce sont ses mâchoires tendues que je ne supporte pas, le fait qu'il transforme sa belle bouche en un broyeur de déchets alimentaires. Il écoute la musique classique de la même manière qu'il mange : agité, acharné ; ses coudes pointus posés sur la table, des doigts semblables à un anneau de fer autour du crâne : la concentration, la discipline du cadavre. Et pendant ce temps je ne dois surtout

pas piper mot. La musique est un temple. «Est-ce que tu pourrais, s'il te plaît, *entendre* la musique?» dit-il. Je suis en proie au doute. Moi qui n'ai jamais associé la musique à l'effort. (Quand Dorothy a attiré l'attention de William sur la nature – ce que prétendument elle aurait fait –, cela s'est passé sans nul doute d'une façon autrement plus sympathique.) Mais pourquoi je ne m'en vais pas... or, si, je m'en vais.

Les victimes sont sans intérêt; dans l'existence, dans la littérature. Je fais allusion aux personnes qui se considèrent exclusivement, ou sont représentées seulement, comme des victimes. Et puis *j'ai* du mordant, je suis juste atteinte d'un engourdissement temporaire. Roulez-moi dedans. Tirez-moi de mon sommeil. Je dors, et pourtant je veille.

À quoi donc pense mon cher et tendre si racorni? Il est avant tout occupé à sauvegarder ses particularismes et par conséquent hors d'état de se profiler en tant qu'homme, socialement je veux dire; voilà pourquoi en fait, drapé dans sa singularité, carrément fier d'elle, il n'attend qu'une chose: que j'en aie assez et que je le quitte.

Il y a un homme que je ne peux oublier. Il m'arrive de temps en temps de le convoquer en pensée. Lui aussi faisait de la randonnée dans le Lake District, en tout cas il s'y trouvait. Il était assis sous les nuages, sur une toiture. Je le voyais d'en bas. Il avait l'air d'un homme délicieux. Et c'est avec une sensation de vie gâchée que je suis repartie avec le mien.

Mais c'est fou, quand même... que nous n'ayons échangé ne serait-ce qu'une parole; quoi qu'il en soit, je me cramponne à la pensée dans laquelle je l'ai fixé. J'aimerais tant avoir la permission de retomber amoureuse, rien qu'une fois dans mon existence, une seule; être enlevée par la vie et sentir l'abîme.

[Edward]

L'art a quelque chose qui m'agace, j'en ai pris conscience l'été dernier. J'ai compris en effet, brusquement, quelle est l'essence profonde de l'art.

Fatigué ce jour-là, j'avais choisi un trajet court. J'avais longé de Grasmere à Rydal le Coffin Trail, autrement dit l'ancien Sentier aux Cercueils que les survivants empruntaient autrefois lorsqu'ils devaient emmener leurs défunts au cimetière de Grasmere. De grosses pierres plates jalonnaient le chemin, dont ils profitaient pour y poser le cercueil quelques instants. J'ai pensé aux efforts déployés, au dur labeur, qui avaient eu lieu ici même où je marchais d'un pas si léger, seulement harnaché d'un petit sac à dos.

Au magasin The Ramblers Tea Shop de Rydal, la vendeuse a attiré mon attention sur une petite grotte située à côté d'une cascade, que je ne devais surtout pas rater selon elle. Il s'agissait d'une *viewing station*, m'a-t-elle expliqué, à savoir un *site pittoresque*, le premier de son genre en Angleterre. À la fin du XVII^e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'on développait tout juste une affinité pour les paysages et où l'on était en mesure d'apprécier la beauté de la nature, l'amateur d'art et justement de nature qu'était sir Daniel Fleming l'avait aménagé à un jet de pierre de son manoir, Rydal Hall.

Dans la grotte en question – ou qualifions-la plutôt de cabane, de cahute, de cachette, de poste d'observation – se trouvait une fenêtre à croisillons (sans carreaux) à travers laquelle on pouvait contempler la cascade. Une femme peintre y avait pris place, assise dos à la porte et face à la fenêtre, et je trouvais que jeter un œil sur ce qu'elle fabriquait revenait à trander ; il n'est cependant pas exclu qu'elle ait été en train de peindre la cascade. Je suis entré

sans faire le moindre bruit, en veillant consciencieusement à ne regarder nulle part ailleurs que dehors.

La fenêtre encadrait la cascade.

L'encadrement de la fenêtre transformait la cascade en tableau.

L'encadrement établissait un point de vue sur la cascade.

L'encadrement découpait un rectangle du panorama naturel magnifique, du motif romantique : la cascade.

Le poste d'observation de sir Daniel Fleming attirait (et attire toujours) de nombreux touristes et artistes. L'une des peintures les plus célèbres de la cascade a été composée par Joseph Wright of Derby en 1795 (j'en ai acheté une reproduction en carte postale au salon de thé). Sur ce tableau, l'eau en chute continue ressemble à des giclées de peinture blanche (ou, tiens, peut-être plutôt à une chevelure bien coiffée qui porterait les traces visibles du passage du peigne) ; la vraie violence sauvage de la nature, on la trouve dans les troncs d'arbres autour et en retrait de la cascade ; ils vivent leur propre vie indomptée et tourmentée. L'eau, elle, respire l'ordre et la tranquillité. Tant celle en chute continue, que celle dans le bassin dessiné par des rochers au pied de ladite cascade – cela dit, l'eau qui semble stagner dans le bassin de rochers reste peu ou prou impavide face à l'eau qui dégringole en elle.

Il y a un petit pont derrière la cascade, une arche en bois d'une absolue perfection dont les arbres démentiels vont finir par avoir raison.

Peut-être l'eau est-elle aussi apprivoisée parce que, dès l'instant où elle a été désignée comme motif pictural, elle a été cultivée.

Constater que sir D. F. décidait à ma place non seulement de la façon dont je devais voir la cascade mais aussi de ce que je devais en voir m'a tellement agacé que, après un simple regard depuis son point de vue à lui, j'ai quitté la maison minuscule et suis monté sur sa toiture pour voir

la cascade comme bon me semblait. Et, tandis que j'étais assis sur le toit (ça me piquait au pubis et j'ai découvert par la suite que j'avais l'entrejambe moucheté d'échardes) tel Hamlet, les pieds pendouillant de chaque côté de l'arête, j'ai compris que l'essence de l'art consiste à imposer à autrui une manière de regarder.

Oui, oui – sans point de vue, choix du matériau, resserrement, zoom, focalisation, pas d'œuvre. J'en avais parfaitement conscience.

Que sir D. F. ait découpé ce fragment de panorama avec la fenêtre en guise de cadre... hum, que dire... son choix m'est brusquement apparu comme un geste de puissance : il s'était rendu maître du point de vue, il avait opéré une découpe dans le panorama si bien que les touristes et les artistes étaient transformés en moutons de Panurge rameutés (et qui se rameutaient toujours) *dedans* pour regarder *dehors*.

Par bonheur pour mon humeur, une jeune femme bien faite, en maillot de bain mauve et aux poils hérissés sous l'effet de la chair de poule, a soudain pénétré dans mon panorama dégagé. D'une démarche frêle, elle avançait en équilibre sur les pierres du bassin en rocher devant la cascade puis s'est introduite à l'horizontale dans l'eau, non sans un soupir. Quelques brasses l'ont portée derrière le rideau d'eau. Lorsqu'elle a atteint la paroi rocheuse, elle s'est retournée pour me regarder.

Je m'apprêtais à agiter la main pour lui faire coucou – et que ce geste n'eût-il pas induit – quand, brusquement, j'ai aperçu sur la berge un homme qui, tel un taureau enragé, grattait le sol du bout de sa chaussure. Je me sentais un soupçon ridicule sur ma toiture, moi, érigé en Prince Arête. Je ne sais pas ce qu'ils s'imaginaient. Peut-être étais-je à leurs yeux l'un de ces observateurs de nuages, comme on les appelle.

J'étais donc juché sur la toiture pendant que, sous moi, dans la maisonnette, la femme peintre était occupée à son

œuvre. Une pensée s'est imposée à moi : d'une certaine manière je la chevauchais, et la maisonnette était un cheval de Troie ; placez un homme sur un toit, jambes écartées sur l'arête, et aussitôt la bâtisse se transforme en monture, dans le cas présent la première renfermait une artiste peintre et un cheval pourvu d'entrailles humaines – et dès lors c'est tellement troyen, tellement tellement troyen.

Ou peut-être croyaient-ils que je contrôlais la maisonnette, cherchais d'éventuels dommages ; ou pire, peut-être : que j'étais l'une de ces créatures sensibles qui doit palper tout ce qu'elle touche – à genoux en touchant les feuilles mortes, sur le toit en le sentant entre ses cuisses.

[Kristian]

Rester dans notre chambre finit par nous donner mal à la tête à cause de ces bidules parfumés installés dans tous les coins, j'ai peur de développer une tumeur au cerveau à force de les respirer, aussi vivons-nous fenêtre ouverte, dans des courants d'air continuels, à la grande horripilation d'Alma qui, en prime, a attrapé un rhume (de cerveau) carabiné ; je ne peux résister à repenser à ce chauffeur poids lourd dont j'ai vu l'histoire au journal télévisé, obligé de prendre une retraite anticipée pour raisons de santé du fait précisément de ces bidules parfumés qu'il avait constamment accrochés dans sa cabine où il a passé la majorité de sa vie ; donc mieux vaut se contenter d'un petit squelette en plastique, c'est beaucoup plus sain, pour peu qu'on ne se mette pas à le sucer ou à le toucher trop souvent.

Il y en a évidemment un dans la cuvette des W.-C., rien d'étonnant a priori, qui a deux fonctions : colorer l'eau en violet et éradiquer les mauvaises odeurs ; mais des relents synthétiques vous fouettent la figure jusque dans la cabine

de douche, vous empêchant de sentir votre propre corps avant même que vous n'ouvriez le robinet d'eau, un problème qui de toute manière s'évacue dans la bonde. Il y en a dans l'armoire, il y en a sur l'étagère à chaussures – sans oublier la commode : pas un tiroir qui ne soit nanti de ces zinzins saturés de poison. Et, aujourd'hui, voilà que j'en ai aperçu un sur le lit ! Justement, ça me fait penser à un truc ! Chez ma coiffeuse bio, j'ai entendu un de ses collègues coiffeurs (un homme) dire à un client (un homme également), alors qu'il lui faisait la démonstration d'une fragrance en la vaporisant de-ci de-là... et donc interrogé par le client sur l'utilisation de ce parfum d'ambiance, le coiffeur a répondu : « Ben pardi, si monsieur s'envoie en l'air le matin avec madame par exemple. »

Un silence de mort s'est abattu dans le salon de coiffure. Je pense que toutes les personnes présentes, les clients, les coiffeurs, le shampooineur hyperpolyvalent et apprenti en tout, se sont crues victimes d'un malentendu auditif. J'ai vu instantanément comme si je l'avais devant moi un couple faisant l'amour et rafraîchissant en permanence l'atmosphère, notamment les zones plus au sud, comme certains disent, de quelques vaporisations, si j'ose dire quant à moi, bien senties. Ma coiffeuse s'est figée un instant, ses ciseaux à l'arrêt, avant de se lancer à toute volée dans des fariboles sur les perruques : « À la Renaissance, on utilisait la céruse comme cosmétique... la céruse, vous savez, le blanc de plomb... eh bien on l'appliquait aussi bien sur le visage que dans les cheveux, sauf que ça provoquait des lésions ouvertes sur la figure, de grosses blessures inguérissables, même les cheveux tombaient, si bien que quand on est arrivé à l'époque du Baroque il ne restait plus grand monde avec des cheveux, voilà pourquoi on a inventé la perruque. Les perruques des pauvres étaient fabriquées avec du feutre, elles ressemblaient sûrement plus à des chapeaux qu'à des cheveux. » Et elle m'a forcé à imaginer ces

malheureux chauves, traînant époque après époque leur pauvre carcasse constellée de lésions ouvertes centenaires, jusqu'à ce que les plus bénis d'entre eux pénètrent enfin dans l'âge de la perruque.

Notre amphitryonne vante les bienfaits des parfums d'ambiance à la fraise et au citron vert. Mais bon, elle-même a une dégainé synthétique et dégage la même senteur prégnante que ces bidules parfumés dont je parierais qu'elle a truffé sa tenue, en les plaçant sous le tissu, à divers endroits stratégiques. Elle zozote un peu car elle en a un camouflé dans la joue, comme une prise de tabac ; elle préférerait mille fois se taper un cancer qu'avoir mauvaise haleine. Confronté à tant de non-naturel... j'ai été soufflé d'apprendre de sa bouche qu'elle organisait tous les soirs une sorte de show de blaireaux pour ses pensionnaires : une famille entière de blaireaux vit en effet sous son rhododendron (un spécimen fourni sinon luxuriant, en tout cas très étendu) et, tous les soirs sur le coup de vingt-trois heures, elle les nourrit avec les restes du petit déjeuner, à savoir œufs, bacon et saucisses ; « ce sont sans doute les seuls blaireaux d'Angleterre à avoir du cholestérol », a-t-elle dit, et il ne m'a pas échappé qu'il s'agissait là d'une réplique dans laquelle elle se sentait grandir. À peine l'a-t-elle prononcée que, tel un écho (écœurant tout de même – dites-moi : où est passée la joie ?), je me suis entendu la répéter lorsque j'ai raconté l'épisode après notre retour chez nous, et je me suis imaginé Alma détourner la tête – quoique, ça ne demande pas beaucoup d'imagination, elle a souvent ce geste.

Le même soir nous avons pris place dans des pliants, deux projecteurs puissants éclairaient l'entrée baignée ainsi dans une lumière qui n'était pas sans rappeler celle d'une cour de prison ou d'un camp ; l'amphitryonne a fait son entrée vêtue d'une tenue d'intérieur rose bonbon, non sans nous livrer les ultimes instructions : « Ils sont presque aveugles, donc, si vous restez parfaitement immobiles, ils viendront tout près

de vous. Mais gare au moindre mouvement, sinon...», puis de ponctuer sa phrase par un geste brusque qui a fendu l'air. Et qui signifiait : perte et disparition, adieu blaireau, blairelle et blaireautins. Après quoi elle a dispersé à la main les restes de repas dans la cour et s'est retirée dans son château odorant.

Il n'a fallu qu'un instant pour que l'animal pointe sa tête hors du rhododendron. Puis est apparue une créature trapue, potelée, reniflant à grand bruit, avec des mouvements sinueux, elle s'est approchée museau contre terre, totalement à la merci de son museau, prête à tuer pour ne loucher aucune des friandises (et j'ai ressenti une pointe de jalousie, moi qui désire tant mourir pour quelque chose). Elle croquait les os, ce qui m'a fatalement fait penser aux temps jadis et aux personnes qui, lorsqu'elles partaient à la chasse en forêt où proliféraient les blaireaux, remplissaient leurs bottes de charbon car les blaireaux mordent jusqu'à ce que les os craquent.

Le museau cherchait déjà la friandise suivante, il a atteint le pied de mon pliant où gisait une pomme de terre rissolée, je louchais nerveusement vers le mien (de pied) chaussé d'une sandale. Le blaireau bâfrait et gémissait de plaisir. Mais soudain il a entendu un bruit ! Et il s'est raidi ! L'air n'a alors été plus qu'un vacarme de galop et de clapotement de chairs flasques. Comme quand court une femme obèse. Quand votre femme s'éclipse avec ses vêtements à la salle de bains le matin, quand elle enfile sa chemise de nuit à la salle de bains le soir, dans les deux cas pour échapper à votre regard au moment où elle se déshabille, là, quelque chose cloche. Alma n'est pas obèse, bien au contraire. Notre baignoire, dans la chambre, fait aussi jacuzzi. Je me demande si elle ne se laisserait pas tenter par un petit séjour au creux des vagues en ma compagnie. Que nenni.

Assise sur une chaise elle regarde le chat, vu que notre amphitryonne rose bonbon possède aussi un félin. Le chat

regarde Alma. Elle l'attire par de petits bruits avec ce ton particulier – un sifflement couplé d'un son rauque et câlin – qu'on adopte et apprend très tôt pour s'adresser aux chats. Il se love et se frotte alors contre la poubelle, le bruit d'Alma suffit, elle n'a même pas besoin de toucher l'animal. Il s'abandonne à elle. Il se place à proximité d'elle, devant la porte.

L'époux de notre amphitryonne déboule sur ces entre-faites, pour se garer puis entrer – et retrouver l'ange rose bonbon du foyer qui s'épanouit tout le jour, son plumeau chasse-poussière à la main. Il se fend d'un bonjour et peut se targuer d'un dehors viril : tweed et pipe sont au rendez-vous. Dans le four l'attend sûrement une énième tourte. Pendant qu'il mangera, elle expédiera ses pantoufles pour mieux poser sur les genoux de son conjoint ses petons oints de soin nourrissant. Il posera son couteau et continuera de manger tout en serrant les adorables orteils. Je suis tellement obsédé par une telle idylle que ça me rend malade.

Il dérange le chat, obligé de bouger pour que le maître de maison puisse entrer. Il lui jette un regard courroucé, plein de défiance. Il ne se considère pas comme un chat. Sauf que l'autre a depuis belle lurette disparu dans la maison. Il n'y a rien à faire. Personne auprès de qui se plaindre.

[Alma]

Si on ne voulait pas être l'ange de la maison à l'époque des poètes lakistes, on se voyait alors obligé de monter dans son lit. Il n'y avait que l'embarras du choix question maladies, mais pas l'ombre d'un traitement hormis l'opium et le brandy. Ainsi couché, on pouvait se plonger dans la lecture, la traduction, les visions de l'opium ; on pouvait écrire. Tandis que d'autres veillaient sur les enfants, la famille, le maître de maison, les employés de maison, les visites, les

dîners, la fréquentation de l'église. Permettez-moi de vous présenter une Sarah Coleridge très essoufflée :

«À neuf heures nous étions tous rassemblés à la table du petit déjeuner – S., son épouse & leurs deux filles aînées, moi-même et Sara, tous en forme, excepté la bonne dame de la maison qui se plaint énormément en ce moment (Mrs Lovell prend toujours son petit déjeuner seule dans la Salle de classe & Hartley seul aussi dans son étude). Un billet nous est alors apporté – Sir G. & Ly. B nous adressent leurs salutations et espèrent retrouver notre compagnie à dîner, y compris ces jeunes demoiselles. Nous promettons d'y aller – Les 2 cousines quittent la table en coup de vent pour aller Secouer le Poirier avant de s'habiller pour l'église – Edith entre l'instant suivant, hors d'haleine – “Tante Coleridge, Sara a fait tomber quelque chose dans son Œil en secouant le Poirier & elle se tord de douleur.” Après avoir baigné l'Œil & s'en être affligé & avoir désapprouvé la sottise de la pauvre victime pendant presque une heure, S. frappe à la porte, accompagné de toutes les enfants fin prêts pour l'église, à l'exception d'une. Où est Kate? “Elle souffre d'un terrible mal de tête et ne peut aller à l'église, sa mère va rester auprès d'elle pour lui donner de la poudre du Dr James, donc j'ose espérer qu'elle ira mieux & que vous êtes toutes deux prêts pour l'église.” Sara était trop aveugle de l'œil pour partir, mais j'ai expédié mes affaires à la hâte et suis arrivée à l'église juste au moment où était chanté le dernier psaume, j'ai trouvé notre banc plein, ai été obligée de m'asseoir à un autre, & quand le tronc est passé dans les rangs, j'avais oublié ma bourse à la maison, & j'avais l'air d'une sottise avec ces Étrangers à mes côtés... À notre retour, Kate avait une forte fièvre, Maman était très malheureuse et cette pauvre Tante Lovell, étendue sur le canapé, dans son humeur massacante, & j'ai trouvé la chambre à coucher pour le moins plongée dans l'obscurité quand je suis entrée dedans et Sara le visage baigné de larmes... Nous avons fait

appeler le Docteur qui a essayé de nettoyer la paupière de l'œil à l'aide d'un pinceau en poils de chameau, mais il n'a fait qu'empirer la situation; il a prescrit à Kate de garder le lit, et Sara s'est recouchée en proie au désespoir, & je suis restée assise à lire sur le bord de son lit... Je venais à l'instant de me préparer afin de demeurer à son chevet pour la nuit... la domestique arrive sur ces entrefaites – Madame, il y a deux Gentilshommes qui exigent de voir Madame, ce sont des amis de Mr Coleridge – “Veuillez appeler Hartley, je vous prie, je suis presque déshabillée” “Mr Hartley vient juste de partir à l'Auberge” ... Bon, après avoir passé une heure entière avec ces Messieurs, je suis enfin parvenue à les faire partir sans leur avoir proposé de rester souper, ce pour quoi j'ai reçu une verte réprimande de la part de S. qui ne s'était pas hasardé à les inviter, n'étant lui-même pas sûr qu'il y ait quoi que ce fût dans la maison à leur donner.»

Avec une intelligence à la hauteur de celle de son célèbre père, un besoin d'introspection et de paix, et avec une identique dépendance à l'opium, Sara Coleridge (sans H, il s'agit de la fille de Sarah et de Samuel) se reposait souvent sur le canapé; voire, un jour en voyage elle est carrément descendue de voiture, ou, s'excusant de sa santé déficiente (elle était vraiment mal fichue), elle a logé pendant des semaines dans une pension jusqu'à ce que son mari, après avoir tenté dans maintes lettres de la convaincre de rentrer à la maison, se soit présenté en personne sur place pour la ramener chez eux. Et c'est peut-être à cette occasion qu'elle a composé le poème sur les coquelicots qui, plus tard, aussi étrange que cela puisse paraître, et malgré les protestations de la famille, serait publié dans un livre didactique pour enfants, en rimes et écrit de sa plume :

The Poppies Blooming all around
My Herbert loves to see,

Some pearly white, some dark as night,
Some red as cramasie;

He loves their colours fresh and fine
As fair as fair may be.
But little does my darling know
How good they are to me.

He views their clustering petals gay
And shakes their nut-brown seeds.
But they to him are nothing more
Than other brilliant weeds.

O how should'st thou with beaming brow
With eye and cheek so bright
Know aught of that blossom's pow'r
Or sorrows of the night!

When poor mama long restless lies,
She drinks the poppy's juice;
That liquor soon can close her eyes
And slumber soft produce.

O' then my sweet my happy boy
Will thank the poppy flow'r
Which brings the sleep to dear mama
At midnight's darksome hour.

Et de nouveau, fidèle à ma nature prosaïque, je dois me fendre d'une traduction (quasi) en prose, et tant pis si elle ne parvient pas à restituer le souffle noir et magnétique de l'original, qui oppresse la poitrine et revient à regarder le fond de la mer à travers un tapis d'algues. Puis-je proposer que *mama* se prononce avec deux A graves et gutturaux, détachés en deux syllabes : ma-ma ; cela contribue à...

écoutez, la voix ne vient-elle pas du fond du puits, une captivité qui dure toute une vie et vous lie de manière maladive à votre gardien, privé de l'envie d'être libre lorsque vingt ans plus tard vous plissez les yeux dans la lumière et qu'une main maternelle osseuse vous donne une tape sur l'épaule et claque la porte avec fracas.

Les pavots partout en fleur
 Que mon Herbert adore voir,
 Certains nacrés ou aussi noirs que la nuit,
 D'autres rouges comme le cramoisi ;

Il adore leurs couleurs fines et fraîches
 Aussi belles que puisse être le beau.
 Mais mon amour sait si peu
 Le bien qu'en moi ils produisent.

Il regarde leurs grappes de pétales
 Si gais et secoue leurs graines noisette.
 Mais ils ne sont guère pour lui
 Que d'autres mauvaises herbes.

Oh, pourtant tu devrais de ton front luisant
 De ton œil et de ta joue brillants
 Connaître la force de cette fleur
 Ou les peines de la nuit !

Si la pauvre mama s'agite dans son lit,
 Elle boit le jus du pavot ;
 Vite la liqueur ferme ses paupières
 Et en douceur l'assoupit.

Oh, alors mon tendre mon joyeux garçon
 Dira merci aux fleurs de pavot
 Qui à sa chère mama offrent le sommeil
 À la sombre heure de minuit.

Nous avons quitté le si riche, le si opulent Lake District, sa grande beauté, ses vallées et ses lacs scintillants, ses randonneurs tout en nerfs avec leurs longues enjambées et leur bâton de marche orné d'une virole en argent, pour traverser l'Angleterre discount : le bus s'alourdissait à chaque arrêt, des mères adolescentes d'un quintal et demi montaient accompagnées de gamins obèses aux cheveux courts figés par le gel capillaire.

Kristian s'est récolté du goudron sur l'arrière de son short blanc. Il a essayé d'enlever le plus gros à l'aide d'une feuille d'essuie-tout. Conséquence assez inévitable, le papier s'est collé au goudron. Le voilà donc qui se promène avec sur les fesses une tache elle-même surmontée d'une pointe d'essuie-tout. C'est ballot, forcément. Mais il persiste et signe. Je me sens comme une gamine pubertaire qui a honte de ses parents. Je poursuis l'espoir, vain au demeurant, qu'il me suffit de marcher à quelques mètres devant ou derrière lui pour que les gens ne nous croient pas ensemble. Je suis contente de le voir enfin s'asseoir ; j'ai la tête penchée contre la vitre du bus, avec l'impression que le paysage s'introduit en moi par mon œil droit, me traverse puis ressort par l'arrière de mon crâne à une vitesse vertigineuse.

Des mains les ont prises par en bas et les ont secouées : les stèles penchent, elles partent dans toutes les directions. Elles qui devraient être alignées bien droit en rangs serrés forment un vaste n'importe quoi aux allures de dents qui se chevauchent, peut-être que des bagues géantes seraient en mesure de les redresser. Le cimetière est situé dans le village de Haworth, nous (!) (j'apprends, j'apprends) sommes obligés de le traverser pour rattraper le sentier qui mène à la lande. Nous le traversons le matin, nous le retraversons l'après-midi.

also, est-il écrit entre les noms des membres d'une

même famille : *aussi*, autrement dit *lui aussi, elle aussi; also or enough!*, lisons-nous sur une autre stèle : *aussi ou assez!*, autrement dit *cette fois encore un enfant de perdu*, et il se peut que le point d'exclamation soit destiné à Dieu, sur l'air de : maintenant ça suffit ! Avoir enterré une famille entière et devoir traîner ses guêtres, sans but, sans projet sinon celui d'attendre, avec une mèche de cheveux ayant appartenu à un proche tant aimé, nouée à une mèche de ses propres cheveux, toutes deux placées dans un médaillon que l'on porte autour du cou. Le XIX^e siècle était obsédé par les boucles coupées. Au musée des sœurs Brontë, on peut voir dans une vitrine les cheveux du pasteur Brontë noués à ceux de l'une de ses filles, une union capillaire présentée dans un petit bidule ouvert. Ouvrait-on une fois de temps en temps le médaillon pour plonger son nez dans la chevelure tressée, elle-même rangée dans cette tombe minuscule ? Une mèche par défunte, avec le temps ça se transforme en beaucoup, en énormément d'amour (si sec si sec !) dans si peu de place. Et le dernier vivant de la famille de se promener dans un cimetière miniature autour du cou.

Je me souviens d'un mur entier de vraies chevelures, c'était en Turquie, dans une région percée de criques où les premiers chrétiens avaient vécu cachés ; l'une des criques avait été aménagée en bar et la paroi retapissée de mèches coupées à des toisons féminines, des chevelures que l'on avait envie de caresser et auxquelles pendait pour chacune d'entre elles un petit carton avec le nom de leur propriétaire. Un Turc survolté nous avait couru après, Alwilda et moi, une paire de ciseaux à la main, mais je n'ai pas le souvenir que nous nous soyons inclinées devant le désir du petit bonhomme. Ou bien, si nous avons fini par incliner quelque chose, c'est alors notre tête ; et deux géantes scandinaves sont montées agacées et amputées dans le bus qui les attendait.

Dans l'église où le prêtre Brontë prêchait en mobilisant

toutes ses forces après avoir perdu sa femme et au fil des années ses six enfants – Emily est morte sur un canapé, je me tenais derrière le cordon tendu au musée Brontë et regardais le canapé en question en tentant de convoquer dans mon esprit la silhouette paraît-il petite et puissante d’Emily, rendue sans doute éthérée par la tuberculose, un corps usé par les quintes de toux ; hélas, le canapé demeurait vide – ; dans l’église, donc, nous croisons un homme en fâcheuse posture. Il enfreint mon espace respiratoire limité comme celui des autres à un petit mètre et plaque sa figure tout contre la mienne pour me demander quel type de relation j’entretiens avec le monsieur crucifié. Je réponds que, ayant été baptisée, je suis de ce fait censée appartenir à son royaume mais que ce chapitre est aujourd’hui clos.

– Et maintenant j’ai hâte d’entendre votre opinion.

– Je souffre de violents accès de colère, oui, et je ne devrais pas être là en train de vous le dire.

– Mais faites, soyez sans crainte, dis-je.

– Je pourrais faire voler en éclats cette église en l’espace de dix minutes.

Je cherche des yeux la sortie en me demandant comment nous nous sommes débrouillés pour être arrivés aussi loin dans ce lieu tout en profondeur, aussi me mets-je lentement à marcher à reculons.

– C’est pour ça que j’essaie de croire, hurle-t-il (« croire, croire, croire », répète l’enceinte). Et ça m’a beaucoup aidé, ponctue-t-il en chuchotant cette fois.

Sa figure est à présent collée à la mienne, pendant l’opération « exit et vite ». Adieu rage, adieu hurlements ; c’est toujours un malheur et un soulagement de quitter une personne difficile ; combien n’en ai-je pas – pour ne citer que mon cas – laissés en plan ou de côté, de toute façon laissés derrière moi : les sans-abri, les enfants affamés du tiers-monde aux mouvements hyperrapides, *you name it* ; et toujours on

emporte un peu de malheur avec soi, du chagrin et des regrets. Le malchanceux, on le laisse seul.

Grr, tous ceux que j'aurais dû prendre par le bras pour partir faire un tour avec eux; mais où les aurais-je conservés, ces gens en taille réelle?

[Kristian]

Haworth est un village sombre, construit avec des pierres sombres ou des pierres que le temps a assombries, les rues y sont étroites. De nombreuses maisons ont leur façade décorée de fleurs, des orgies de fleurs, surtout rouges et bleues, qui peuvent être regroupées sous la dénomination de « fleurs de mamies » : des feuilles pareilles à des lobes d'oreilles agrandis et ramollis par le poids des années, dans des couleurs criardes que seuls des yeux affaiblis peuvent repérer, plantées dans des pots pendouillant sur la façade, dans des pots posés sur la terre au bas du mur; bref, chaque maison telle une boutique de fleurs. Notre amphitryon est anglais et son amphitryonne de femme est française; à notre arrivée, elle est venue à notre rencontre les bras grands ouverts, j'ai posé ma valise, et la voilà qui m'a aussitôt assailli de ses « bonjour » français et de ses bises tout aussi françaises; or pour une obscure raison j'avais ouvert la bouche un peu trop, à moins qu'elle n'ait tourné la tête un peu trop, toujours est-il qu'au lieu de lui claquer la bise à proximité de sa joue mais surtout pas dessus, et donc dans l'air ambiant, j'en suis venu à me retrouver avec son oreille dans la bouche – elle avait un goût de poivre. Avant même qu'elle ait repris possession pleine et entière de sa joue, j'ai imaginé (en un éclair) la Duchesse d'*Alice au pays des merveilles* touillant une casserole énorme.

Nous vivons dans une pension attenant au cimetière. On

traverse le cimetière, pousse un portillon, suit un sentier sombre et étroit sur une centaine de mètres, on pousse un autre portillon tout de guingois puis on se retrouve sur la lande : Haworth Moor. Et devant soi se déploie un conte de fées. Notre relation est toujours ce même crève-cœur, et nous revoici lancés dans une randonnée au cœur du territoire d'un amour puissant : celui de Catherine et de Heathcliff. Un amour tout aussi impossible que celui de Dorothy et de Williams duquel, pour ainsi dire, nous revenons. Quant au nôtre, à Alma et moi, c'est un amour définitivement impossible. Quoique pour de tout autres raisons. Même si je ne les comprends pas. Si je laisse courir ma main sur le corps d'Alma, elle tressaille et me dit que ça la chatouille. Elle ne retire pas ma main, non, mais elle l'immobilise en posant la sienne dessus. Cela fait davantage l'effet d'un enterrement que d'une caresse.

Aujourd'hui, nous sommes allés visiter Top Withens, la bâtisse qui aurait paraît-il inspiré Emily Brontë pour imaginer la maison battue par les vents qu'était Wuthering Heights, les Hauts de Hurlevent – désormais une ruine.

La lande. Des éperviers tournoyaient au-dessus de nos têtes. La lande était blanche de linaigrettes. Des fougères poussaient dans les endroits humides. Elles peuvent donner le cancer. Et dire que j'avais les pieds nus. Le temps change constamment. Le soleil brille, il se met d'un coup à pleuvoir. La pluie nous fouette la figure, le vent est violent. Nous enfilon un tricot, nous l'ôtons l'instant d'après. Hier, Alma a acheté une paire de grandes chaussettes en laine qui montent jusqu'aux genoux. Dans un magasin spécialisé (en laine régionale) du village. Nous avons engagé la conversation avec le propriétaire. Il voudrait quitter l'Angleterre. À cause de la manière dont on traite les étrangers. Il aimerait s'installer en France. Alma a glissé quelques remarques sur la situation désormais drastique réservée aux visiteurs de passage au Danemark (*visiteurs*, n'est-ce pas le mot

qu'a employé notre reine cette année dans son discours du Nouvel An? un mot d'une exquise neutralité, un mot de reine par excellence; mais peut-être d'une neutralité telle qu'il est imprécis). Il nous a regardés sans comprendre. «Non, non», a-t-il dit. Il voulait rentrer au bercail de Le Pen. Le Pen sait quelles méthodes il faut mettre en œuvre, a-t-il ajouté. Pas moins de quelques jours plus tôt, j'avais lu un article dans *The Independent* à propos des conditions de détention des demandeurs d'asile au Royaume-Uni, au sujet d'une Africaine qui avait accouché menottes aux poignets afin d'éviter qu'elle ne profite de son séjour à l'hôpital pour s'enfuir et rejoindre la masse des illégaux. À ce moment-là de la discussion nous avons déjà payé pour nos chaussettes. Sinon nous serions partis sans. Nous utilisons à présent les chaussettes racistes en guise d'écharpes. Une chacun, le pied de la chaussette dodeline au milieu de la poitrine; Alma ose un sourire, le ridicule nous unit. C'est dire s'il fait froid.

En montant vers Top Withens, nous avons traversé rien moins qu'une vallée ravissante où les sœurs Brontë prenaient plaisir à s'asseoir. Des parois montagneuses abruptes. Une cascade. Un ruisseau avec des pierres pour le franchir à gué: une invitation à la joie. J'ai remonté mes bas de pantalon et sauté de pierre en pierre. Alma a mis ce moment à profit pour arpenter le pont Brontë dans un sens et dans l'autre, pour s'asseoir quelques instants sur la chaise Brontë (également une pierre).

– Je veux revenir ici, a-t-elle dit, puis nous avons continué notre chemin.

Lorsque nous avons atteint la ruine, en nage et le souffle court, nous avons immédiatement été entourés par un troupeau de moutons dont la laine d'un marron clair tirant sur le gris venait d'être tondue récemment. Ils panurgeaient autour de nous. L'un d'eux avait une grosse protubérance à l'allure de tumeur qui lui pendouillait sous le menton. Un coup des fougères, si ça se trouve.

La ruine se composait de très peu de pièces, deux ou trois. Les murs qui les séparaient étaient si bas que je pouvais regarder au-dessus. Dans le livre, la bâtisse qui a donné son titre au roman *Wuthering Heights* se profile comme une propriété d'une taille considérable, remplie de couloirs et de pièces sombres où les chiens semblent sauter depuis des recoins dissimulés. De même, il y a un buffet sous lequel on peut se cacher et il n'y a à première vue pas de cuisine mais une « *arrière-cuisine* » retranchée au bout de la maison. Car c'est surtout la taille et le nombre des pièces qui contribuent à créer l'ambiance lugubre ; dans l'ancienne chambre de Catherine, où le narrateur est contraint de passer la nuit à cause d'une tempête de neige et subit une frayeur épouvantable en voyant la revenante de cette même Catherine, il est encore question d'une pièce dans une pièce : le lit forme une pièce à part entière, un cabinet équipé d'une fenêtre dont le rebord fait office d'étagère à livres et d'un bâti de bois dont les panneaux en chêne coulissent pour ainsi retrancher totalement le lit du reste de la chambre. Aussi, quand la revenante tente de se faufiler par la fenêtre, le narrateur est doublement incarcéré dans cette pièce dans la pièce. Heathcliff, qui ignore que la servante Zillah a laissé le narrateur dormir dans la chambre d'enfant de la défunte Catherine, qu'il conserve comme un sanctuaire et dans laquelle il interdit à quiconque d'entrer, quand il entend des cris venant de là-bas (c'est le narrateur qui crie après avoir vu la revenante), croit en fait que la revenante de Catherine l'appelle et, une chandelle à la main, se précipite dans l'espoir de la voir rien qu'une fois. Or le bâti est fermé. Voulant signaler sa présence, le narrateur pousse les panneaux et découvre un Heathcliff prêt à sortir de ses gonds sous l'effet de la terreur. Il désire et ne désire pas se retrouver face à la revenante.

Le *Wuthering Heights* du roman est une prison aux allures de forteresse où règne en permanence une ambiance improbablement délétère ; un endroit auquel il est difficile

d'échapper. Non content de maintenir prisonnier dans la maison son propre fils, le Heathcliff adulte y garde ensuite captive sa belle-fille, la fille de sa Catherine adorée, qu'il voudrait traiter correctement par amour pour Catherine, du moins le croirait-on ; or, non, bien au contraire.

La violence se déroule dans les pièces fermées.

La ruine est ouverte. La lande s'y est introduite, ainsi que les éléments. La bâtisse ne peut enfermer personne, ce que la maison fictionnelle fait dans une très large mesure. Un Heathcliff d'aujourd'hui serait ici obligé d'enchaîner ses prisonniers. La seule chose qui ressemble à la scénographie du roman est l'isolement de la bâtisse, située au sommet d'une colline, entourée d'une lande déserte. Sans oublier le lieu battu par les vents. Ce vent qui s'engouffre dans le pied de la chaussette raciste et l'envoie culbuter dans le dos.

– C'est très hurleventeux.

Heathcliff est un monstre brutal, cupide (il s'empare de deux propriétés) et revanchard, Catherine une teigne hystérique, manipulatrice et virulente. Pourquoi leur amour est-il si célèbre ? Comment deux êtres aussi immondes sont-ils encore en mesure d'aimer ? Et à quoi ressemble leur amour célèbre ? Est-il la réplique en version noble d'un décor de violence (la maison ainsi qu'une foule de personnages secondaires violents) entre deux êtres aussi violents l'un que l'autre ? Pour eux, aucune différence ne saurait être faite entre l'amour et leurs âmes respectives ; ils ne forment qu'un, croient-ils :

« Mon amour pour Heathcliff ressemble aux rocs éternels du sous-sol : source de peu de joie visible, mais nécessaires. Nelly, je suis Heathcliff ! Il m'est toujours, toujours présent à l'esprit ; non comme un plaisir, pas plus que je ne suis toujours un plaisir pour moi-même, mais comme mon propre être. Ainsi donc, ne parle plus de notre séparation : elle est impossible », dit Catherine, qui

se marie peu après avec l'exact contraire de Heathcliff, un homme falot.

Ce n'est qu'une fois dans la mort qu'ils ne forment qu'un. Heathcliff fait déterrer le cercueil de Catherine et en libère les planches sur un des côtés, de telle sorte qu'il reste ouvert : il veille à ce qu'il en soit fait de même pour son propre cercueil après sa mort – en menaçant de la colère terrible de son revenant si jamais on n'obéissait pas à ses ordres ; ainsi seulement ils peuvent devenir enfin une seule et même chair.

À l'inverse de ces deux authentiques amoureux, où l'authenticité repose sur le fait que l'un est (comme) l'autre, l'amour entre le fils de Heathcliff et la fille de Catherine est un amour créé artificiellement par Heathcliff en personne, là encore avec un gain matériel pour l'œil – et avec de la vengeance. La preuve du caractère fallacieux de cet amour repose ici sur le fait que les deux amants ont des désirs divergents :

«À un moment, toutefois, nous faillîmes nous quereller. Il disait que la manière la plus agréable de passer une chaude journée de juillet était de rester couché du matin jusqu'au soir sur un talus de bruyère au milieu de la lande, environné du bourdonnement propice au rêve que les abeilles faisaient parmi les fleurs, et du chant, tout là-haut, des alouettes, et du ciel bleu et sans nuages où resplendissait le soleil. Telle était son idée la plus parfaite de la félicité. La mienne était de me balancer dans un arbre vert et bruissant, lorsque souffle le vent d'ouest, que d'étincelants nuages blancs courent rapidement dans les hauteurs, que non seulement les alouettes, mais les grives, les merles, les linots, les coucous déversent de toutes parts leur musique, et qu'on voit la lande coupée au loin par de frais vallons ombreux, mais, tout près, de longs renflements d'herbe longue ondulant en vagues sous la brise, sans parler des bois et de l'eau qui chante et du monde entier tout animé et fou de

joie. Il voulait que tout reposât dans une extase de paix ; j'aimais que tout étincelât et dansât dans une glorieuse jubilation. Je disais que son ciel ne serait vivant qu'à demi ; il disait que le mien serait ivre ; je disais que je m'endormirais dans le sien ; il disait qu'il ne pourrait pas respirer dans le mien ; et il commença à devenir très hargneux », raconte Cathy à sa servante Nelly.

Après ma lecture à haute voix du passage, Alma a dit :

– Quelle écriture sur la lande ! On ne peut écrire comme ça au sujet d'un lieu que si on le connaît parfaitement. Et quelle écriture sur le bonheur de se déplacer ! Quelle prose ! a-t-elle ajouté avant de poser ses bras autour de moi – et j'ai été aussi content que si j'avais écrit moi-même le passage et non possédé rien qu'un instant avec ma voix.

– Le fils de Heathcliff avait la tuberculose, ai-je répondu, donc il n'avait pas la force de voir Cathy courir et danser, il préférerait rester alité et somnoler. Il avait la sensation que du lait bouillant coulait dans ses veines. Il avait la sensation qu'il gisait entre ciel et terre et respirait à travers le chas d'une aiguille.

Elle m'a dévisagé d'un air suspicieux et dit que je parlais comme un livre, non qu'elle y soit opposée, mais où me trouvais-je moi-même dans cette histoire ? Cette dernière réflexion était aussi une citation, de Dieu sait où, en tout cas pas de chez Brontë. Peut-être a-t-elle fini par se lasser de mon goût pour les maladies. En tout cas j'ai eu l'impression d'être passé à côté d'un moment important – cela faisait longtemps que nous n'avions pas été aussi proches, tant physiquement, elle avec ses bras passés autour de moi, que mentalement parlant – car elle s'est levée pour aller à la fenêtre. Nous étions revenus à notre pension. Elle ressemblait à un être séquestré, et je me sentais en état d'infériorité. Comme le cornichon maigrelet sur la bouteille de vinaigre.

[Alma]

Kristian est tombé malade. Malade en Galles. Dans le massif de Snowdonia. Il a une forte fièvre et somnole la majeure partie de la journée. Nous avons pris nos quartiers à l'auberge de jeunesse The Heights dans le village de Llanberis. L'établissement est tranquille, hippie sur les bords, mais pas totalement équipé : on ne peut aller et venir comme on veut à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ; il y a des chambres et des dortoirs, certains mettent parfois la musique très fort, mais c'est propre et coquet, on ne risque pas de se faire voler ses affaires. L'endroit est surtout fréquenté par des jeunes, à l'inverse de Lake District plutôt destiné à une classe moyenne aisée. Beaucoup d'adeptes de l'escalade y résident. La région, avec ses montagnes grises et dénudées, et notamment le mont Snowdon, le point culminant du pays de Galles, est du pain béni pour les grimpeurs. Aujourd'hui, j'en ai vu un être sauvé des cimes par un hélicoptère jaune, sans que je sache si son sauvetage était dû à une jambe cassée ou s'il ne pouvait plus redescendre, comme le chat doit être délogé du toit par les pompiers.

Kristian m'a dit que je n'avais qu'à sortir comme j'en avais envie. Il n'y a aucune raison que je reste au bord du lit à le regarder dormir. Non, assurément. Et pourtant j'avais mauvaise conscience quand, le soir, je suis allée au bar de l'hôtel. Je n'aime pas sortir seule. Je ne sais pas où mettre mes mains et mon regard. Quand je sors dîner seule, je lis à table. En résumé : j'ai peur que les gens se fassent des idées. Je me dis que c'est insensé, que les hommes peuvent sortir seuls, se sentir libres et à l'aise, posséder le monde... en d'autres termes : je trouve que je devrais le faire. Et je le fais. Mais je ne peux me forcer à me sentir à l'aise en le faisant.

La salle était bondée et enfumée quand j'y suis entrée ; il y

avait visiblement beaucoup de personnes du coin, et pas mal qui avaient un air consanguin, c'est l'effet des montagnes, elles agissent sur les autochtones. J'ai acheté une bière et cherché une table des yeux. J'ai trouvé une chaise libre à une table de trois. Un homme y était assis, petit, pimpant, alerte, que j'estimais être au début de la quarantaine. Il aurait pu être jockey. Il ne pesait rien. Et il avait l'air rusé comme un renard. À côté de lui se trouvait également un homme, mais radicalement différent : plus jeune, plus trapu, avec des boucles noires, bien bâti sous un vêtement avec un capuchon (violet et bordeaux) nord-africain. Il est sûrement allé au Maroc. Moi aussi. Peut-être que ça s'appelle une djellaba, son machin, ou alors c'est tout bêtement un truc à capuche quelconque. Il avait des sourcils si fournis et si longs que ses yeux semblaient voilés quand il clignait des paupières. Il s'appelait Michael, et son ami s'appelait Tony. Ils étaient tous deux originaires de Leeds. Ils étaient venus ici faire de l'escalade. Ils venaient le plus souvent possible. Tony vendait des voitures, Michael s'occupait de handicapés. Ils vivaient et respiraient pour l'escalade. Je l'ai su tout de suite. Car j'étais à peine assise qu'ils se sont penchés au-dessus de la table pour m'adresser la parole. C'est Tony qui parlait le plus. Et qui se penchait le plus. L'autre avait les coudes appuyés sur la table, la nuque un peu courbée, ce qui ne l'empêchait pas de me regarder d'un air très éveillé. Le seul moyen pour moi de contribuer à leur conversation a été de dire que j'avais le vertige. Et de raconter comment je l'ai eu.

Avant de monter au sommet de la tour de Pise, il y a quinze ans, je n'avais jamais eu de problèmes avec les hauteurs. Je pouvais m'approcher tout près du bord d'un gouffre, tout comme je pouvais l'éviter. Je ne me sentais ni attirée ni effrayée. Je ne faisais pas partie de ceux qui s'écrient « oh là là ! » et redoutent de se jeter instinctivement dans le vide. Pas du tout. J'étais indifférente, point. Mais arrivée à la galerie

supérieure de la tour de Pise, j'ai eu peur de tomber entre deux colonnes, au bas de cette fondation inclinée. J'avais la nausée et le vertige, j'ai été obligée de m'allonger. Je me suis étendue tout contre le mur circulaire, et vous savez ce que sent un vieux mur comme celui-ci : une odeur de puits, ou quasi. (Tony tambourinait des doigts sur la table, il n'avait pas la patience d'écouter les descriptions.) En plus j'étais dans le chemin, je créais un bouchon, il n'y avait déjà pas beaucoup de place. Je me suis alors mise sur le côté, le visage appuyé contre le corps de la tour, mais je sentais le vide m'agripper le dos, comme s'il essayait d'arracher mes mains de la pierre. J'ai fini par accepter qu'on m'aide à descendre. Et cette descente, au bas d'un escalier étroit, au bas du corps de la tour, elle a été un cauchemar, je peux vous le dire. Je me suis promis de ne plus jamais, jamais, remonter dans quoi que ce soit de haut. J'étais assise par terre à regarder la tour penchée et, de là où je me trouvais, elle ressemblait à une pièce d'échec. Moi, j'étais un peu mieux renseignée. Et j'avais le tournis.

Quand j'ai terminé mon récit, Tony a indiqué qu'il n'y avait qu'un moyen d'en être soignée. Et là j'ai dit :

– N'en dis pas plus. J'ai déjà deviné. Il faut soigner le mal par le mal, c'est ça ?

– Exactement, il a répondu. On t'emmène demain. On te prêtera du matos.

J'ai regardé Michael, et j'ai acquiescé. Je me sentais allègre. Je me sentais tendue. Je me sentais ivre. Je voulais paraître courageuse. Je voulais être admirée. Je crois que déjà à ce moment-là on s'était choisis tous les trois. Mais je ne pouvais pas en être sûre à cent pour cent. Mes forces me tiraillaient de partout. J'ai bu une autre bière. J'ai éloigné le plus loin possible de moi l'image de Kristian et j'ai demandé si c'était le Snowdon en personne (1 085 m) sur lequel j'allais grimper. Non. Ils voulaient m'emmener dans un endroit appelé Suicide Wall. Le nom m'a fait éructer des

bruits bizarres, moi qui aurais voulu me fendre d'un : « Ah ah ah ! »

Tony me faisait penser à un oiseau agité. Un oiseau âpre, aux mouvements brefs et brutaux, d'un côté à l'autre de la table. Un couteau brillant. Sans proximité particulière, présent uniquement par intermittences. Où était-il alors ? Partout. Inspectant le bar des yeux. Des regards rapides sur chaque sexe féminin qui pénétrait dans l'établissement. Agité, agité, agité. Michael, en revanche. *D'aplomb* n'est pas un terme que j'affectionne outre mesure pour décrire quelqu'un. Pourtant c'est ce qu'il était. Le sol incarné. Présent. Et s'il y a bien une chose qui m'électrise, c'est ça : sentir qu'il y a quelqu'un quand on toque à sa porte. J'avais face à moi un grimpeur puissamment fixé au sol.

Il y avait soudain de l'effervescence autour de la piste de danse, de plus en plus de clients se levaient pour s'agglutiner autour de ce qui jusque-là n'était qu'une kyrielle de gens qui faisaient tapisserie. La curiosité nous a poussés à nous mettre debout : oh, une stripteaseuse avait entretemps fait son apparition. Avec une vilaine peau et des seins en forme de poires. Elle travaillait à coup sûr au supermarché la journée. Elle s'est déshabillée en entier. Après quoi elle a essayé de convaincre un homme de venir danser avec elle sur la piste. Elle a tendu le bras à plusieurs, les a pris par la main, mais aucun n'osait : ils reculaient légèrement, cachaient les mains derrière leur dos. Puis un petit groupe d'hommes a poussé leur camarade vers elle. Il a voulu rebrousser chemin pour se cacher dans la foule mais il était continuellement poussé et repoussé vers elle – il était la victime toute désignée par la tapisserie dans son entier, par tous ceux qui avaient décliné l'invitation et veillaient à présent à le maintenir sur la piste. Tant qu'ils y réussissaient, ils se savaient en sécurité. La stripteaseuse s'est approchée de lui en dansant et a tiré la chemise hors de son pantalon. Il a aussitôt entrepris de

la remettre en place. Elle a aussitôt entrepris de la débou-tonner. Il a alors eu un geste de renoncement et a ôté sa chemise. Puis il a levé les bras en l'air et s'est lancé dans une danse qui consistait pour lui à secouer sa bedaine. La tapisserie a exulté. Il a tendu les mains vers les seins de la stripteaseuse, mais elle a esquivé et procédé à une attaque sinueuse digne du reptile en direction de son ceinturon. Et son pantalon n'a pas tardé à ballotter au bas de ses chevilles. Il avait un slip rouge. L'excitation était à son comble dans la tapisserie, les vivats se transformaient en grossièretés, certains aspergeaient le couple de bière. Le danseur se retrouvait en permanence avec une nouvelle bière à la main qu'il buvait puis déversait sur lui et sur elle. Des tonnes de mousse pour rien, qui finissaient sur leurs corps et sur le sol. Ça a eu au bout d'un moment quelque chose de très prussien. Il a retiré ses chaussures qu'il a ensuite balancées. L'une a voltigé tout près de mon oreille. Bien sûr, il n'a pas pu s'abstenir de faire tourbillonner en l'air son pantalon comme s'il tenait un lasso – avant lui aussi de l'envoyer valser.

Tony s'était dans l'intervalle frayé un passage pour être aux premières loges : je voyais qu'une part de lui-même criait et que le reste gardait un aperçu de la situation. S'il n'avait pas appartenu à la classe populaire, il aurait pu aujourd'hui travailler dans une ambassade. La stripteaseuse a dû faire un signe au barman car celui-ci a soudain lancé une poupée gonflable qui a atterri sur la piste de danse. J'ai échangé un regard avec M., il a secoué la tête de honte et de consternation. La stripteaseuse a placé le mannequin sexuel devant elle, le danseur avait désormais le droit de toucher. Il s'est précipité sur sa bouche ouverte et sur ses yeux fixes qui tous deux faisaient très merlan frit. La stripteaseuse l'a planté là, seul avec dans ses bras cette créature droit sortie d'une chaude journée d'été à la plage ; elle s'est retirée en passant relativement inaperçue. L'homme a jeté la poupée par terre, baissé son slip jusqu'aux pieds et, à grand renfort

de gestes, il a fait mine de la pénétrer. Mais quelque chose a mal tourné car elle a explosé comme un ballon. Sous les hanches de bibendum du type ne restait plus qu'une petite flaque de plastique coloré.

Kristian n'allait guère mieux le lendemain matin ; j'ai introduit un peu de yaourt et de jus d'orange entre ses lèvres sèches. Il a réussi à me sourire avant de retomber dans les bras de Morphée. Ma décision était prise : je ferais appeler un médecin si son état ne s'améliorait pas dans la journée. Puis je suis allée retrouver Tony et M. Je trouvais que ce monogramme l'englobait mieux que son prénom dans toute son étendue. Peut-être que les initiales sont sexy. Elles sous-entendent une affaire à suivre. Une suite qui viendra. Ou pas.

J'étais terrorisée, mais j'ai fait comme si de rien n'était au moment de monter à l'arrière de la voiture de Tony. M. était installé sur le siège passager. Je me suis placée juste derrière sa nuque bouclée. Et on est partis. En roulant à une vitesse folle comme ça ne m'est jamais arrivé de ma vie. Direction, les montagnes. Avec la musique à plein volume et des dérapages contrôlés à l'envi. J'étais amoureuse. Je m'en fichais. Si ça ne tenait qu'à moi, nous aurions pu mourir dans cette voiture. Je ne sais pas pourquoi la profonde sensation d'être en vie galvanise au point que perdre cette même vie, on s'en fiche. Parce qu'on est au top ? Et qu'on préférerait encore tout lâcher plutôt qu'autre chose ? M. se tournait à intervalles réguliers vers moi pour me parler. J'étais gênée, j'avais chaque fois toutes les peines du monde à trouver une réponse sensée.

Lorsque, une demi-heure plus tard, j'étais suspendue entre ciel et terre, je ne pensais qu'à une chose : survivre. Et atteindre vite le but, pour redescendre encore plus vite et enfin toucher terre. J'étais sécurisée grâce à une corde,

donc si je dégringolais je pendouillerais dans le vide, retenue à elle. Quoi qu'il en soit, j'étais tout aussi épouvantée. Ils m'avaient équipée d'une paire de chaussons au bout tout mou, créés spécialement pour introduire et accrocher le pied dans l'anfractuosité la plus infime. Et c'est fou ce qu'une paroi montagneuse peut contenir de trous, de failles et d'entailles alors que, vue d'en bas, elle paraît totalement lisse. Donc j'ai enfoui mes doigts et mes orteils dans des trous et me suis ainsi peu à peu hissée. Les premiers mètres ont été indolores. Ce n'est qu'au bout du cinquième que la peur et l'angoisse de mourir m'ont frappée. Je me suis plaquée contre la roche tout en cherchant des failles. Soudain, j'ai eu la sensation de n'avoir jamais vu de roche de ma vie. La paroi me faisait l'effet de la chose la plus brutale, la plus irrécyclable que j'aie vue de ma vie. Je me suis cramponnée un instant à elle, le souffle court. Tony m'avait conseillé de ne regarder ni en haut ni en bas. Mais j'ai quand même relevé la tête vers le plateau, mon terminus, et là je me suis comme précipitée vers le sommet. Après, ils m'ont dit qu'ils n'avaient jamais vu quelqu'un grimper aussi vite. Je me suis bien gardée de dire que c'était pour en avoir fini le plus rapidement possible.

Ma mémoire a garni de fleurs jaunes le plateau sur lequel j'étais assise un peu plus tard, comme si elles étaient la joie et la vie incarnées ; sauf que : dans quoi auraient-elles poussé, je me le demande.

J'ai grimpé une seconde fois. Puis une troisième. À la fin, l'escalade me plaisait et je me suis mise à trouver – non que la paroi montagneuse s'y prête immédiatement – mais... :

– Ça me tenterait bien de tomber, juste histoire d'essayer, ai-je crié aux deux hommes sur le sol.

Je voulais dire : pendouiller dans le vide, retenue à la corde. Je regardais en haut. Je regardais en bas. Le ciel ne me donnait pas le vertige. Le sol ne me donnait pas la peur de tomber. Pas un instant.

– Ça la tenterait bien de tomber, juste histoire d’essayer, a dit M. à Tony, admiratif.

Et je me suis surprise à repenser à l’époque où j’étais à l’école – quand on jouait au chat. J’ai longtemps cru qu’il s’agissait de courir vite. Pas d’être attrapé. Vingt-cinq ans plus tard j’étais retenue à une corde et je voulais qu’on m’admire pour ma rapidité. C’était stupide et égoïste. Sans doute pas quand on a dix, onze ou douze ans. Mais dans tous les cas quand on en a trente-cinq. Et il était franchement temps que je rentre à l’hôtel pour réessayer d’introduire une cuillère entre les lèvres de Kristian. M. a baissé la tête en arrière et m’a regardée dans les yeux. Quelque chose s’est déversé en moi, qui m’a retourné le cœur et l’a presque fait s’arrêter. C’était le sang de l’amour.

Animaux

[Edward]

Je me suis mis à passer beaucoup de temps à l'anima-
lerie, et tant pis s'il y flotte une odeur musquée et fétide, si
les oiseaux font un fracas infernal, sifflent et parlent ; « allô »
et « bonjour-bonjour », disent les perroquets avec cette voix
qui n'est pas sans rappeler les speakers de la TSF à ses pre-
mières heures retentissantes, une technique révolue depuis
une éternité. D'ailleurs, s'habituer à l'odeur ne prend qu'un
instant.

Je ne suis pas en train de penser que nous sommes
tous dans une certaine mesure encagés, humains comme
animaux ; je ne suis pas en train d'observer les animaux parce
que je me sens captif de ma propre existence, je connais à
en perdre la raison tous ces pièges & poncifs modernistes. Il
n'est pas question ici de la moindre identification. Je n'ai pas
de peine pour ces animaux, je ne sais même pas si j'éprouve
de la sympathie pour eux. Je ne pense pas non plus que
ces créatures à plumes et à écailles représentent, pour ainsi
dire, le fondement sur lequel repose mon espèce. Mais j'ai
conscience, comme il en résulte, que je *pourrais* le penser.

Je contemple les cages et les aquariums. Je cherche les
yeux des animaux et me figure qu'ils cherchent les miens.

Ils ne se souviennent pas de moi après coup, ils ne se souviennent pas de moi l'instant d'après. Ils ne sont pas en mesure de me reconnaître quand je retourne les voir cinq minutes après. Et je suis infichu de distinguer tel poisson rouge de tel autre. Nos regards se croisent – et basta. Suis-je un être humain qui dit «et basta»?... nos regards se croisent à travers le champ de bataille de l'évolution, à travers des millions d'années.

J'ai appris à m'habituer aux souris, ce que je n'aurais jamais cru possible, à leurs petits mouvements alertes, à leur queue, etc. Les yeux des oiseaux brillent d'intelligence. Il ne faut pas plonger les doigts dans l'eau des poissons, ils pourraient attraper des mycoses. Un jour, un lapin s'est (probablement) rendu compte que je l'observais, toujours est-il qu'il a tourné la tête et qu'il m'a regardé dans les yeux, longuement, mollement. Aurait-il regardé de la même manière n'importe quel objet vivant ou mort? Y a-t-il de la vie sur Mars? Il était gris et sans doute, comme on dit, soyeux.

Il y a des requins, et j'en viens peu à peu au nœud de l'affaire. Car c'est surtout à cause des requins que je viens. Mes allées et venues si fréquentes en ces lieux sont dues aux requins. Je ne les avais pas remarqués, et j'ai cru avoir mal entendu lorsque l'apprenti a demandé :

– On a des poissons malades aujourd'hui pour les requins?

Et le propriétaire a dû hocher la tête en signe d'approbation car il a poursuivi :

– C'est moi qui requinque les requins, c'est moi qui requinque les requins.

J'ai d'abord cru que c'était une métaphore, que le mot *requin* signifiait en soi autre chose. J'ai jeté un œil suspicieux autour de moi. J'avais peur de paraître ridicule. Je n'osais pas demander :

– Vous avez des *requins*?

Lentement, j'ai exploré les aquariums. Je suis toujours bien habillé, pas ce genre de type arpentant Strøget, la rue piétonne

commerçante de Copenhague, en sabots, un serpent autour du cou (ou, pire, comme le veut l'histoire qu'on m'a racontée un jour : cet homme qui avait pour habitude, quand on sonnait chez lui, d'ouvrir la porte en criant : « Attrape ! », et qui lançait son serpent dans les bras de la personne !); pas non plus ce genre de gars corpulent, tenant dans ses mains des phasmes ou des mille-pattes – oh, les mille-pattes ! Sur une piste en Afrique, il m'est arrivé de voir débouler trois scolopendres monstrueuses, balayant le sol, leurs pattes décrivant les tortillements les plus gaillards qui soient ; noires comme des locomotives d'autrefois, elles offraient un spectacle qui surpassait de loin celui des lions et des guépards, et, chaque fois qu'un 4×4 nanti des casques coloniaux de rigueur s'arrêtait à notre hauteur pour nous demander en anglais : « Vous avez vu du gibier aujourd'hui ? » je répondais que oui, puis je leur parlais des scolopendres : « Là-bas, dans cette direction, par là, mais surtout faites bien attention à ne pas les écraser ! » Pas un pauvre type, triste et solitaire. Pas un pervers, ni même un introverti. Je ne prends pas les animaux dans mes mains ou dans mes bras. Ma vie amoureuse est moyenne, comme celle d'un plouc (quel besoin ai-je, franchement, de vous impliquer dans ces détails). Maître de conférences, j'ai le corps élancé, le pied léger, la stature d'un randonneur. Ça ressemble à une petite annonce ? Ça l'est aussi.

Les aquariums sont empilés les uns sur les autres, sur trois niveaux et sur une longueur de dix mètres. Il s'agit d'une grande animalerie, et les requins y sont placés tout en haut, presque à l'extrémité, c'est-à-dire au fond du magasin, dans son cœur sombre en somme, à l'endroit où la pièce forme un coude et donne sur une aile latérale, chaude, là où ensuite se trouvent les oiseaux et les rongeurs.

Ils sont au nombre de cinq : cinq petits diabolos fous, qui se tiennent tout près du verre et cognent contre la vitre avec agressivité, côte à côte, tel un attelage de chevaux incapables d'avancer.

– Des estomacs ambulants, rien de plus, dit d’eux le propriétaire de l’animalerie ; mais des estomacs menaçants.

Les requins pouvant mesurer jusqu’à un mètre de long, je me demande ce que les gens peuvent bien en faire. Peut-être qu’ils les tuent pour les manger après. En Islande, on m’a servi du requin nappé de sauce brune, avec des oignons frits. C’était dégoûtant. Or, à quelques tables seulement de la mienne, j’ai vu Björk, vêtue de ce qui ressemblait à une grenouillère. Je viens juste d’atterrir, j’entre dans le premier restaurant venu, et sur qui je tombe ? nulle autre que Björk ! Ça équivaut à... non, ce n’est pas comparable, avec rien d’aillieurs. Non qu’ils soient plus mignons quand ils sont petits (les requins), car ils ne sont pas du tout mignons, mais ils pourraient au moins disposer d’un aquarium de dimension normale.

– Peut-être que les gens les gardent (quand ils ont atteint leur taille adulte), dit le propriétaire de l’animalerie ; n’empêche, ils n’ont guère de place pour se tourner.

Ils sont gris et ressemblent à des ancrs gloutonnes. J’ai envie de les acheter pour les mettre sur l’appui de fenêtre de mon bureau. Chaque fois que je lèverais la tête, je croiserais leur regard, ils se maintiendraient contre la plaque vitrée où ils me scruteraient, obsédés par une seule chose : sortir de leur bac pour m’attraper. Et il n’est pas exclu que, dans la foulée, enjôlé par leur opiniâtreté tout en excitation et en concentration, je finisse alors par plonger mon bras dans leur eau. Quand quelqu’un veut quelque chose de moi, j’ai toujours toutes les peines du monde à dire non ; c’est comme ça que mon ex, Alwilda, a réussi à m’avoir, comme ça aussi que mes étudiants me prennent tout mon temps. J’imagine déjà les requins, accrochés au bout de mes doigts, un à chaque doigt ; enfin, ce qu’il en resterait. Je me vois même en train de sortir la main de l’aquarium avec un requin (de dix centimètres de long environ) suspendu à chaque doigt et, sans ciller, continuer mon travail à l’ordinateur, frapper les

requins contre les touches, écrire avec eux jusqu'à ce qu'ils rendent l'âme sur mon clavier devenu inutilisable, dégoulinant d'eau et de sang.

Je n'ai qu'un animal dans mon bureau en ce moment : un ours en peluche, que j'ai acheté au Musée russe de Saint-Pétersbourg ; l'un de ces musées où l'on est obligé de passer par la boutique pour en venir à l'objet de la visite dans les salles. Trois ours étaient ainsi exposés dans une vitrine : un grand, un moyen et un petit ; conçus par Malevitch. Am-stram-gram, papa-maman-enfant. Oh, ce que j'avais envie de les acheter tous les trois. Mais c'était se montrer trop gourmand. Vis-à-vis de moi-même, je ne pouvais que justifier l'achat du plus petit, mon petit chéri à moi. Acheter les trois, c'était... – dès lors, je me figurais une vieille fille au dos jauni dans une robe jaunie et aux mains pleines de taches brunes, possédant un lit recouvert de poupées en porcelaine repoussées tous les matins contre le mur, aussi mutiques que des lapins. Je connaissais une catherinette de ce style, dans mon enfance. Elle s'appelait Gerda. La nuit, quand Gerda reprenait possession de son lit, où est-ce qu'elles allaient, les poupées ? C'est le travail que ça représente de les enlever puis de les remettre qui m'inquiète. Je n'aimerais pas en arriver là.

Au départ, j'avais le cœur tout palpitant dès que je devais montrer mon ours. Il est maintenant devenu un objet normalisé, que j'ai installé sur mon bureau et que la plupart du temps je ne vois même pas. Mais initialement, au tout début, j'éprouvais le besoin d'exhiber ma conquête.

Il n'est ni tendre ni adorable. Il est comme le paysan russe auquel Malevitch l'a pris pour mieux le lui redonner ensuite, désormais dans des couleurs Malevitch : rouge franc, bleu franc, blanc, noir, jaune. Il est dur et droit, il travaille jusqu'à tomber raide de fatigue. Il va se coucher comme les poules, se lève avec le soleil, mange de temps en temps quelques brins de millet.

Je l'avais toujours avec moi dans mon sac, Dieu sait pourquoi. J'attendais toujours le bon moment pour le sortir, j'attendais qu'il y ait un temps mort dans la conversation. Dès que celui-ci apparaissait, je sautais sur l'occasion.

Un jour, au restaurant avec deux de mes meilleurs amis... je le sentais qui brûlait dans mon sac, pendant le plat principal, pendant le dessert. Le sac était placé derrière ma chaise. Au prétexte de vouloir prendre mes cigarettes, j'ai écarté en catimini l'ouverture et j'ai jeté un œil à l'intérieur. Il était en pleine effervescence. La conversation portait sur ce que mes amis préféraient et détestaient le plus, et, comme ils sont peintres tous les deux, nous avons survolé l'histoire de l'art, une série d'expositions. Si tant est qu'il faille trouver dans le passé une explication à ma pulsion exagérée : j'avais un chien dans mon enfance, il était aussi durement rembourré que mon ours Malevitch, et à propos de lui on chantait en le faisant danser : «Tiens, voilà mon chien à carreaux avec son hochet sur le museau; il va te chanter un petit morceau, c'est un sacré drôle d'oiseau.»

Et donc je voulais exhiber mon sacré drôle d'oiseau. Je n'en ai eu la possibilité qu'une fois l'addition réglée, alors que nous enfiliions nos manteaux.

– Ce n'est pas mon style de collectionner les poupées et les nounours, vous le savez tout comme moi, ai-je dit, mais... regardez!

– Naaan! a fait mon premier ami, en s'avancant d'un pas.

Mais mon autre ami a quant à lui lâché un petit bruit, en reculant d'un pas à moitié chancelant, comme s'il avait vu un revenant ou un authentique phénomène esthétique.

Quelle trace préférez-vous suivre : la belle, qui vous conduit dans les bras d'un objet d'artisanat au point que votre cœur en bat la chamade; ou celle qui vous ramène au Temps-Jadis, au bruit des pattes d'un chien en chiffon que des mains font valser dans un lit-cage?

Dernier vivant

[Edward]

Les personnes ayant un besoin d'ordre et peut-être aussi une foi dans le progrès ont inventé l'idée du deuil en forme de phases ; et j'imagine là un système d'écluses. Comme si l'endeuillé était un esquif flottant sur un fleuve jalonné d'écluses (le fleuve du deuil, pourrait-on dire), autant d'écluses qui pousseraient l'endeuillé d'un sas à l'autre, le charrieraient vers l'avant et le charroieraient toujours plus en avant, jusqu'à atteindre la mer ouverte, la réconciliation avec la mort et la perte où un nouvel avenir est possible.

J'appartiens à cette catégorie d'hommes qui habitent une maison donnée au dernier vivant. Au sens littéral du terme. Puisque j'ai emménagé dans la maison de mes parents après leur décès. Suicide collectif. En n'importe quelle circonstance donnée ils aimaient exhiber leur réalisme très terre à terre. Leur prédisposition réaliste et socratique, devrais-je dire. La vie comme une maladie. Adieu et merci ; nous, on débarrasse le plancher. Pendant qu'on en est encore capables. Quelle sollicitude. Et surtout quel choc. Tout en persistance. Mort par pendaison. Celui qui a donné un coup de pied dans la chaise de l'autre doit ensuite faire tomber la sienne. Ma mère, sans aucun doute. J'étais un enfant

de vieux. Et je suis aujourd'hui aussi vieux qu'elle quand elle m'a mis au monde : quarante-cinq ans. J'avais honte de leur figure à la peau flasque, quand à l'école ils surgissaient au milieu du troupeau de parents engagés et apôtres du sport intensif, ces parents avant tout dans la fleur de l'âge ; même si certains promenaient déjà leur bedaine. Je m'aventure parfois dans le sous-sol aménagé en living, véritable monument en expansion des années 1970 : pour peu qu'on pose l'oreille contre le mur, on y entendrait presque résonner un vague écho d'Abba ; je prends place devant le bar à la console en bois et sirote un verre (je suppose que je vis dans la solitude) ou poursuis ma partie perdue sur le billard, quelques coups de queue pour la forme. C'est ici qu'on s'embrassait trente ans plus tôt. Pendant que mes vieux croulants arpentaient nerveusement la pièce du dessus. Et descendaient jeter un œil régulier pour s'assurer que personne ne tombait enceinte. Je me souviens de la tête de mon père dans l'embrasure tandis que je marchais à quatre pattes en buvant du Bacardi à même la bouteille, il m'a regardé sans me voir et a refermé la porte. Puis les mobylettes sont parties, la fête était finie. Quelqu'un avait dégobillé dans la haie. Comme on habitait une maison mitoyenne en lotissement, la haie du voisin s'est retrouvée à son tour nantie de cette guirlande blanche.

La maison est truffée de mouches lourdes, d'une grosseur extraordinaire, au vol en rase-mottes. Enfin, *truffée* est un bien grand mot. Puisqu'elles sont au nombre de quatre ou cinq par pièce. Je les attrape à l'aspirateur. C'est plus simple que de les écraser. L'instant d'après, il y en a autant. Je ne sais pas si ce sont les mêmes : sont-elles vraiment ressorties du tube ? ou de nouvelles ont-elles déjà éclos ? Elles devraient être baguées, ça me permettrait de suivre leurs itinéraires.

Le tube de l'aspirateur ressemble à un pistolet (pourvu qu'il ingurgite vite une bestiole et surtout n'en régurgite aucune), l'avaloire noire se rapproche de la mouche noire,

de l'endroit où elle s'est posée en toute tranquillité, jusqu'à ce qu'advienne l'instant de disgrâce et que toute dérobade soit impossible : la douce et familière atmosphère dans laquelle elle évoluait est devenue un vent mauvais, un siphon capable de propulser en hauteur un homme juché sur son âne, de faire basculer une mouche au bas de son mur puis de l'engloutir au creux d'un tunnel aussi ténébreux que tonitruant – duquel elle s'extraira probablement sitôt l'appareil éteint.

Tout est très triste depuis qu'Alwilda m'a plaqué. Ça fait maintenant presque un an. Peut-être que je devrais vendre la maison. Et plaquer le passé.

Il n'y a qu'une catégorie d'hommes qui soient pires que moi : ceux qui, non contents de n'être jamais partis de chez eux, dorment toute leur vie d'adulte sur un canapé dans le salon ou dans leur ancienne chambre de petit garçon, aux murs retapissés de posters trouvés à l'époque dans *Nous, les jeunes* et aux appuis de fenêtres toujours garnis de leur collection de crabes désormais pulvérulents. Et si je suis parti de chez moi à l'âge normal de dix-neuf ans, j'ai sauté sur l'occasion dès qu'elle s'est présentée pour revenir à la maison.

Je voudrais quitter la forteresse parentale, le palais de mon enfance, l'arène de leur mort. Je veux avancer dans le temps au lieu de constamment reculer, emporté par un tourbillon à travers le tube ténébreux du passé.

Je me suis installé dans la chambre de mes parents sans me creuser les méninges pour savoir si c'était sain ou pas. Il ne serait pas faux d'affirmer que j'ai agi en somnambule, plus encore au regard de ce qui suit. Dans le même lit où ils se tournaient et se tortillaient, insomniaques et transpirants, décennie après décennie, je me suis couché tous les soirs. L'insomnie était leur sujet de prédilection à tous les deux, ainsi que leur dépendance aux somnifères, eux qui me bourraient même de cachets quand j'étais môme : j'ai

traversé l'enfance dans un état quasi défaillant de vertige et de somnolence, jusqu'à ce fameux soir où, du haut de mes dix ans, j'ai exprimé un non définitif face à la dragée brandie entre les deux doigts paternels, cette petite amande blanche qu'il s'apprêtait à fourrer dans mon gosier. Un refus équivalent à une violence. «Tu te retournes contre ton père?» il a demandé. Il aurait tout aussi bien pu dire : «Tu poses la main sur ton propre père?» Ça avait des accents bibliques.

Dans ce lit où ils m'avaient conçu et avaient passé tant de nuits sans sommeil, je me suis en toute conscience étendu pour dormir après leur mort. Dans cette même chambre qu'ils avaient choisie pour cadre de leur mort. Où, un jour que je leur rendais visite, j'ai trouvé les deux chaises renversées puis leurs deux vieux grands corps qui pendouillaient à des crochets au plafond. Et où Alwilda, quand elle venait me voir, s'allongeait à côté de moi. Je ne lui ai jamais révélé que c'est ici que ça s'est passé. Sans quoi, je le crains, elle n'aurait pas franchement eu envie de dormir. Une nuit où elle n'arrivait pas à fermer l'œil car elle avait bu trop de thé, elle m'a parlé gentiment et sans même pester contre les fleurs marronnasses du papier peint – jusqu'à ce que le motif fleuri de la tapisserie finisse par se fluidifier puis s'estomper sous ses yeux. Nous avons eu alors quelques journées débridées dont j'espère qu'elle garde un souvenir ému, ou plutôt : humide.

C'est lors de ce fameux voyage que j'ai vu les scolopendres avancer guillerettement et tout en dandinements sur la piste africaine. Nous nous trouvions dans une réserve du désert de Kalahari où vivent de grands félins sauvages. Pour des raisons de sécurité, descendre du véhicule n'était pas autorisé. Une interdiction qu'Alwilda a considérée comme une invitation. Elle a immobilisé la voiture en plein milieu de la savane, a baissé sa petite culotte juste au-dessus de ses genoux cagneux, est descendue du siège conducteur